

Poèmes

Fernand Ouellette

Numéro 5, hiver 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2285ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (2004). Poèmes. *Contre-jour*, (5), 41–47.

Poèmes

Fernand Ouellette

VIE EN VERTIGE

Le silence sans calcul
Fait taire les convoitises, et ce qui bruit
Alentour de l'intime.

J'approche de l'être en surplomb,
Au-dessus des merveilles
Venant des « pays bleus ».
À la façon d'une barque qui seule sait glisser
Du jour à la nuit, de la nuit au jour.
L'inoubliable en moi franchit ainsi la courbe
Qui permet au désir de planer à nouveau,
À fond de firmament.

Car c'est moins le corps qui dérègle
L'équilibre intérieur, que la tristesse
Poisseeuse entassée dans la chair,
Que les fantômes errant dans la mémoire ancienne,
Dessous les âges.
À moins qu'un plein matin
Avive secrètement le cœur avec des flammes,
Pour qu'il reprenne le vif de son rythme.

Toute souffrance, qui a conservé
En elle quelques filons de lumière,
Me pousse à plus d'ouverture,
À plus de transparence,
Si je ne suis point la proie
D'une démesure qui m'excède.
Ni noirci
Par une suie trop imprégnante
Qui occulte tous chatoiements,
Et d'abord la piste de l'essor.
À moins que je n'invente un labyrinthe,
En déroulant le seul fil des amertumes.

Or, dorénavant, pour essayer
De me graver en profondeur,
J'accepte le risque des pointes solaires.
Les ravages mêmes de toutes splendeurs possibles.
Ce qui accentue les grands tournants
Du souffle et du regard.
J'accepte d'être mis à découvert,
Avec mes fêlures, tout contre
L'ineffable présence du monde.

Mieux l'odyssée se poursuit par-delà les pics,
Plus nous nous laissons iriser
Par l'invisible. Par ce que nous pressentons
Lorsque nous parvenons à distancer l'angoisse
Sur l'axe des courants infinis.
Comme dans toute quête qui mémorise
Les sons inaudibles,
Tente d'approcher les prodiges
Qui étincellent en plein songe :
Telles les couleurs à peine imaginables
Des neiges préservées au sommet des glaciers,
Et les ombres ocrées des écorces
Jamais perçues.

Il arrive ainsi que je m'adosse
À ce qui demeure en paix, à l'immensité,
Au contrefort qui soutient l'enchantement.
Et que je fasse appel à ce qui me fascine, m'allège,
À ce qui en moi se veut vertical.
À ce qui rêve la trame sans fin, ascendante,
Sur laquelle se déploie la vie en vertige.

LA FONTAINE

Suivre l'oiseau qui niche
Dans le matin, fortifie son refuge
Avec les rayons de la première aurore :
Seule façon forte de se dépêtrer du désordre
Et d'atteindre une altitude suffisante.
De survoler le silence de l'âme.
De bien axer l'amour en quête
De fontaine.

Trop tôt, sur notre parcours,
Il y aura bien assez d'espaces vides,
De bêtes momifiées,
De gisants noircis
— De « statues mortes », dit l'enfant —,
Par le vent et la sécheresse.

Car toujours nous allons vers l'éternel,
Même en douleur,
Avec le jour qui rouvre
Constamment la blessure ancienne.
Tandis qu'alentour les ruines se révèlent,
Que nous avons cru ensevelies
Sous nos morts successives,
Dans l'inatteignable.

D'étranges mouvements de mémoire
Nous font basculer, perdre le sens
Du chemin qui conduisait droitement
À l'intemporel, sans pensées de traverse.
Loin des périples par mer,
Des barques tournoyantes dans l'affolement
Des vagues, avec la seule écume
Comme lumière.

Mais nous revenons lentement
Vers des herbes en douceur,
À peine frôlées par la brise.
Vers le jardin des mots
En quête d'étincellement.
Fraîches images dispersées
Dans les arômes, les ramages
Si clairs dès que l'effroi a quitté le contour
Des ramures et des corolles.

Il en faut peu pour revenir parmi les ombres...
Un seul chuchotement de voix
Qui n'a de cesse de nous enténébrer,
Avec un son d'ortie et de pierraille.
Un poids de brasier sur le souffle,
Qui ne se serait jamais dégagé de la nuit.
Ni des menaces d'éboulement
Depuis les hauts flancs des banquises.

Et lorsque tout s'est tu,
Et en premier lieu les plaintes,
Ou que l'angoisse s'est perdue
Dans les replis du sommeil,
La flamme la plus subtile
Peut encore nous marquer, nous accorder
Au courant solaire, aux chants disséminés
Ici et là lors de chacun de nos parcours.
Nous relier à chaque mort qui a tracé
Sa lumière, alors que les rochers s'entrouvraient
Pour le laisser partir avec sa parole.

MISÉRICORDE

Il faisait terreux à plein regard.
On avait vidé, près de moi,
L'amande glorieuse de ses figures,
Alors que je n'avais souci que d'une présence
Qui approchait l'âme.

Le cœur se débattait dans une torsade
Qui montait pour mieux amplifier la tonalité juste,
Et libérer les éclats
Révélant la vraie lumière des désirants.

Or comment se pourvoir
Suffisamment d'espoirs en soi
Pour ne rien craindre du parcours ?
Pour tout accueillir ?

Peu à peu, telle la nuit se dissipe
Avec les primes lueurs,
De larges rais nous saisissent
Pour qu'enfin tout s'apaise.
Que l'heure soit prise,
À cœur largement ouvert.
Qu'elle ranime
Ce qui allège la vie,
Accroît la puissance des rémiges,
Permet l'allègement en soi d'une grandeur patiente :
Celle du simple regard, au-dessus des abîmes,
Qui projette vivement ses passerelles.

Certes, il arrive que se resserrent
Encore davantage quelques passages étroits.
Et que les pièges se raffinent,
Laissent miroiter de subtils chants de sirènes
Très au-dessus de l'écume
Et des tourbillons.

Et surtout que le seuil convoité
Au loin demeure invisible,
Sans les flammes envahissantes des séraphins
Qui seuls, comme un astre, dispersent les ténèbres.
Sans l'acuité d'esprit en soi
Qui permette de partager
La lente douceur en solitude
Des orantes les plus ardentes.

Et pourtant, tout s'élève avec puissance,
En silence, par-delà les murs,
Comme s'élèvent les oiseaux
Du fond du monde.
Tout s'avance au-devant par afflux
De miséricorde, met à nu les songes,
Disloque les trajets
Que l'on voulait si cohérents.
Tout nous oriente ainsi dans le sens
Du haut brasier au-dessus des limites.
Et renvoie l'être à l'infini.

Escarpements de l'inoubliable !
S'élançant depuis le feu le plus entier
Que propose le matin,
Jusqu'au marbre illuminant qui dresse
Le porche, l'espace du seul temple.

Et le désir maintenant ne s'oriente plus
Vers l'intemporel
Que pour entrevoir l'unique,
Restituer sa gloire à la mandorle,
Et s'accorder peut-être à sa splendeur,
Et se fondre à l'or du verbe en majesté,
Alors que l'Être abolit le temps,
Attire les morts en merveille.